

10

LES  
DEUX PHILIBERTE,  
OU  
SAGESSE ET FOLIE,

Imitation des *Deux Philibert*,

EN DEUX ACTES, EN PROSE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par MM. MERLE, BRAZIER ET DUMERSAN ;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre  
de la Porte-Saint-Martin, le 18 Octobre 1816.

TROISIÈME ÉDITION,



PARIS,  
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS ROYAL,  
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N<sup>o</sup>. 51.

www  
De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

1818.

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

PHILIBERTE aînée.....	Mlle. <i>Lacaille.</i>
PHILIBERTE cadette.....	Mlle. <i>Jenny.</i>
M. ZÉPHIR.....	M. <i>Pierson.</i>
M. DUJARDIN.....	M. <i>Pascal.</i>
FANFAN, son fils.....	M. <i>Notaire.</i>
Mad. LEBRUN, gouvernante de Philiberte aînée.....	Mad. <i>St.-Amand.</i>
MADELON, cuisinière de M. Dujardin.	Mlle. <i>Mariany.</i>
FIFINE, petite bonne de Philiberte cadette.....	Mlle. <i>Mariette.</i>
Une Ouvrière en modes.	
Un Cocher.	

---

*La scene se passe, au premier acte, à la Place Royale; et au second, dans la maison de campagne de M. Dujardin, rue des Martyrs.*

# LES DEUX PHILIBERTE,

Imitation des *Deux Philibert*,

---

## ACTE PREMIER.

*Le théâtre représente une place publique bordée d'arbres. A droite, la maison de M. Dujardin ; en face, celle de Mademoiselle Philiberte aînée.*

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIBERTE aînée, son sac à la main, Mad. LEBRUN.

MAD. LEBRUN.

Vous sortez bien matin, Mademoiselle ! où allez-vous ? faut-il vous suivre ? comme vous avez l'air préoccupé . . . .

PHILIBERTE aînée.

Mon dieu, ma bonne, allez-vous sermonner comme à l'ordinaire : vous oubliez que je suis majeure depuis un an, et maîtresse de mes actions.

MAD. LEBRUN.

J'ai sur vous les droits de l'expérience et de l'ancienneté ; je ne voudrais pas qu'une demoiselle dont j'ai moi-même fait l'éducation, fit jaser sur son compte . . .

PHILIBERTE aînée.

A-t-on jamais rien eu à me reprocher ?

MAD. LEBRUN.

Non, dieu merci ; vous me faites honneur de toute manière ; instruction, raison, conduite, vous avez tout pour plaire et marcher droit : quelle différence avec votre sœur, l'étourdie ! . . . je dirais la folle, que je ne mentirais pas.

PHILIBERTE aînée.

Elle n'a pas eu le bonheur d'avoir une gouvernante comme vous, et puis c'est la faute de ma grand'maman.

MAD. LEBRUN.

Depuis que votre sœur est maîtressé de ses volontés, on la voit dans tous les bals, dans tous les concerts, à toutes les premières représentations, à l'Opéra et aux Variétés ; quand elle

n'a pas un cabriolet , elle a un cachemire ; elle demeure à la Chaussée d'Antin : il est impossible que son revenu suffise à ses folles dépenses.

PHILIBERTE aînée.

Chacun a son goût ; elle dépense en toilette ce que je dépense en objets nécessaires ; elle aime la Chaussée-d'Antin , et moi le Marais.

MAD. LEBRUN.

C'est le quartier des honnêtes gens ; il y a fort peu de petits maîtres et de séducteurs à la Place-Royale.

Air : *Que d'établissements nouveaux.*

Ici lorsque je prends le frais ,  
 Mon plaisir est toujours le même ,  
 Car les jeunes gens du Marais  
 Sont d'une politesse extrême :  
 De leurs propos , de leur maintien ,  
 Vous ne vous faites pas d'idée...  
 Depuis vingt-cinq ans que j'y vien  
 On ne m'a jamais regardée.

PHILIBERTE aînée.

C'est heureux.

MAD. LEBRUN.

Vous pouvez vous y promener votre ouvrage à la main , ou vous asseoir sur un banc , sans que vous ayez l'air d'une dame qui cherche à se faire remarquer.

## SCÈNE II.

Les Mêmes , Une OUVRIÈRE en modes.

L'OUVRIÈRE.

Pardon , Mesdames ; ces Dames sont-elles de la Place-Royale.

MAD. LEBRUN.

Comme vous dites.

L'OUVRIÈRE.

Ah ! que vous demeurez loin !

MAD. LEBRUN.

Ça dépend d'où vous venez.

L'OUVRIÈRE.

De la rue Vivienne , Madame ; je vous prie de m'indiquer mademoiselle Philiberte.

MAD. LEBRUN.

Mademoiselle Philiberte , la voilà devant vous.

L'OUVRIÈRE.

Madame , c'est pour un chapeau que vous avez pris avant-hier chez Madame Mure.

PHILIBERTE aînée.

Un chapeau ! . . . .

L'OUVRIÈRE.

Vous aviez dit que vous repasseriez le lendemain, et comme vous n'êtes pas revenue, Madame m'a dit : il faut éviter la peine à cette dame; et j'ai pris la liberté. . . . .

PHILIBERTE aînée.

Et qui vous a donné mon adresse ?

L'OUVRIÈRE.

Vous-même, Madame; vous avez laissé cette lettre sur le comptoir. . . . .

PHILIBERTE aînée.

Cette lettre ? oui, c'est bien mon nom et mon adresse; mais ce n'est pas moi qui l'ai laissée chez vous.

MAD. LEBRUN.

Eh ! mon dieu ! c'est l'écriture de votre sœur. . . . .

PHILIBERTE aînée.

C'est vrai.

L'OUVRIÈRE.

Madame, cependant il me semble que c'est bien vous. . . . .

MAD. LEBRUN.

Il vous semble mal ! Mademoiselle prend ses modes au Palais Marchand et dans la rue aux Fers, et ne demande jamais crédit. . . . d'ailleurs on n'en fait pas dans ces quartiers là. . . .

L'OUVRIÈRE.

Nous avons l'honneur de connaître madame votre sœur; mais si je retourne à ma boutique sans argent, Madame va me gronder et peut-être me renvoyer du magasin. C'est inconcevable la peine que nous avons avec de certaines pratiques.

*Air de Calpigi.*

Quand chez nous certaines coquettes  
Viennent faire quelques emplettes,  
Tant qu'on ne leur demande rien,  
Les chapeaux leur vont toujours bien.  
Lasses d'attendre, l'on doit croire  
Qu'on peut leur porter le mémoire;  
Mon dieu, quel changement fatal !  
Les chapeaux leur vont toujours mal.

PHILIBERTE aînée.

Allons, Mademoiselle, combien vous doit ma sœur ?

L'OUVRIÈRE.

Quatre-vingt francs.

MAD. LEBRUN.

Un chapeau, quatre-vingt francs ! . . . .

L'OUVRIÈRE.

Il était en satin blanc, avec des follettes.

MAD. LEBRUN.

Vous le voyez, Mademoiselle, tandis que vous portez des chapeaux de paille cousue, votre sœur porte des follettes.

PHILIBERTE aînée, *payant*.

Tenez, Mademoiselle.

MAD. LEBRUN.

Vous allez encore payer pour elle.

PHILIBERTE.

Je ne puis lui laisser faire une affront.... Voici quatre-vingt francs, et ne lui faites plus crédit, je vous en prie.

L'OUVRIÈRE, *sortant*.

Ah! soyez tranquille, on ne nous attrape jamais deux fois.

### SCÈNE III.

PHILIBERTE aînée, Madame LEBRUN.

MAD. LEBRUN.

Vous le voyez, Mademoiselle, à quoi vous sert d'avoir de l'ordre, de l'économie, si vous payez les folies de votre sœur cadette?

PHILIBERTE aînée.

Allons, allons, ma bonne.... allez-vous gronder comme à l'ordinaire?..

MAD. LEBRUN.

Voici l'heure de votre maître de danse....

PHILIBERTE aînée.

Je ne prendrai pas de leçon aujourd'hui.

MAD. LEBRUN.

Et que dira votre monsieur Zéphir.... l'homme le plus exact, le plus méthodique. Tenez je l'aperçois, et je rentre pour ne pas l'entendre crier après vous!..... (*Elle rentre*).

### SCÈNE IV.

PHILIBERTE aînée, M. ZÉPHIR, *en habit français du plus ancien genre, perruque à bourse, parapluie sous le bras, pochette à la main.*

ZÉPHIR.

*Air du pas de Zéphir.*

Le nom de Zéphir  
 Me convient à ravir  
 Tout le jour à loisir  
 Je ne fais que courir,  
 Sauter,  
 Pirouetter,

Balancer  
Et walsér ;  
Je ne puis me lasser  
De danser.

Vingt-cinq ans et plus ,  
A l'Opéra je fus  
Adonis  
Ou Tircis,  
Cupidon  
Ou démon.

Pour sauter aux cieux ,  
Je deviens un peu vieux ;  
Mais je vais lestement  
Terre-à-terre à présent.

*Point d'orgue. Il fait un terre-à-terre.*  
Le nom de Zéphir , etc.

( *Appercevant Philiberte.* ) Ah ! mademoiselle ; vous sortiez . . . .

PHILIBERTE,

J'allais m'asseoir sous ces arbres, j'ai depuis quelque temps beaucoup de goût pour la promenade.

ZEPHIR.

Celle-ci est tant soit peu bornée : la place est exigüe.

PHILIBERTE.

Quand on a fait le tour on recommence.

ZEPHIR.

La vue est , si je puis le dire , monotone . . . . nous allons prendre notre leçon ? . . . .

PHILIBERTE.

Monsieur Zéphir , je ne sais pourquoi , mais je ne me sens pas disposée . . . .

ZEPHIR.

Ah ! si je pouvais vous divulguer ma façon de penser , je vous dirais que quand le cœur est pris , les jambes ne sont pas libres. Mademoiselle Philiberte, vous avez vingt-trois ans , j'ai eu l'honneur de vous voir pas plus haute que cela , j'étais maître de danse de feu madame votre mère , je ne fus pas pour rien dans son mariage avec monsieur votre père , qui était sans flatterie , mon plus mauvais écolier ; mais s'il dansait mal , il payait bien , et j'avais beaucoup d'égards pour lui.

PHILIBERTE.

Ah ! ça , où voulez-vous en venir , monsieur Zéphir.

ZEPHIR.

Je voudrais contribuer à votre bonheur : à vingt-trois ans le cœur parle , le vôtre ne doit pas être muet , il faut le faire taire ; qu'avez-vous à dire à cela ?

PHILIBERTE.

Est-ce une déclaration ?

ZEPHIR.

C'est une notification pure et simple de mes sentimens respectueux , mon bonheur est de former des chaînes , depuis la chaîne des dames jusqu'à . . . . J'ai fait vingt-sept mariages en ma vie , presque tous auraient été heureux sans les accidens inséparables de l'hymen . . . . mais , mademoiselle Philiberte si je vous mariais . . . . moi !

PHILIBERTE.

Savez-vous si mon cœur est libre ?

ZEPHIR.

Je veux vous marier malgré vous.

PHILIBERTE.

Comment ?

ZEPHIR.

Vous serez charmante au bal de votre noce . . . j'y danserai , et vous verrez que pour passer un six , je ne suis pas encore manchot. J'en ai pincé , mademoiselle , tel que vous me voyez . . . . mais il y a 25 ans.

*Air : Vaudeville de l'Écu de six francs.*

A l'Opéra , reçu d'emblée ,  
De mon talent j'étais très-fier...  
Lorsque je prenais ma volée ,  
Je restais un quart-d'heure en l'air.  
Et je le dis , sans gasconniades ,  
J'y serais resté plus long-tems ,  
Si je n'avais craint dans le tems ,  
D'humilier mes camarades.

PHILIBERTE.

Mais avec qui prétendez-vous me marier ?

ZEPHIR.

Avec un de mes écoliers ; dix-neuf ans , de la timidité , un jeune homme tout neuf , fils unique , de la touraure , du bien , et une jambe . . . . le caractère un peu simple . . . . mais un jarret . . . . peu d'instruction , mais passant un six comme un ange. Ah ! parbleu , vous l'avez peut-être vu ? c'est votre petit voisin . . . .

PHILIBERTE

Serait-ce ce jeune homme qui vient souvent , avec madame sa mère , promener sous ce vert feuillage ?

ZEPHIR

Tous les jours , quand ils ne vont pas à leur maison de campagne.

PHILIBERTE.

Ah ! ils ont une campagne.

ZEPHIR.

Superbe.

*Air : Au Palais-Royal, à Paris.*

La côtelette et le gigot ,  
La salade et la fine éclanche ,  
Y sont apprêtés le dimanche.

PHILIBERTE.

Ce sont donc des gens comme il faut ?

ZEPHIR.

Aujourd'hui cette mode gagne ;  
On veut en avoir à tout prix.

PHILIBERTE.

Monsieur , où donc est leur campagne ?

ZEPHIR.

Au faubourg Montmartre à Paris.

Un jardin grand comme la main , mais on a peint sur le mur une charmante perspective ! . . . la maison incommode , mais à la campagne . . . et puis le voisinage de Montmartre , du cimetière ; en montant sur la butte ; ce qui est l'affaire de trois petits quarts-d'heure , on a une vue magnifique et pas cher . . . . .

PHILIBERTE.

Et vous croyez que ce mariage me conviendrait , monsieur Zéphir.

ZEPHIR.

A merveille. Je fais danser le fils , je mène le père par le nez . . . d'ailleurs je ne puis leur faire faire une mauvaise affaire ; mademoiselle Philiberte , si je ne vous estimais pas . . . Mais vous seriez ma première écolière qui feriez un faux pas.

PHILIBERTE.

Eh bien , si je vous disais que j'ai vu ce jeune homme ? que je le connais ?

ZEPHIR.

Ce sera la vingt-huitième union que j'aurai fait réussir ; j'ai la main heureuse pour les mariages , excepté moi , qui n'ai jamais pu me marier , je n'en ai pas manqué un .

PHILIBERTE.

Si vous alliez commencer par moi.

ZEPHIR.

N'ayez pas peur.

*Air des Petits Braconniers.*

Mademoiselle ,  
Ne craignez rien ;  
Tout ira bien ,  
Fiez-vous à mon zèle ;  
Ma toute belle ,

*Deux Philiberte.*

B

Ici je tien  
A former ce lien.

PHILIBERTE.

Le mariage  
Fait toujours frémir!...

Et fille sage  
Doit y réfléchir.

ZÉPHIR.

Du courage,  
Du courage,  
J'ai la prudence en partage;

Du courage,  
Du courage,

Zéphir ne perd pas  
Ses pas.

PHILIBERTE.

Ne craignons rien,  
Tout ira bien,

Fions-nous à son zèle.

Ne craignons rien,  
Tout ira bien;

Il fera ce lien.

ZÉPHIR.

Mademoiselle,  
Ne craignez rien,  
Fiez-vous, etc.

(*Philiberte rentre.*)

## SCENE V.

M. DUJARDIN, M. ZÉPHIR.

M. DUJARDIN.

Ah! vous voilà monsieur Zéphir...

ZÉPHIR.

J'allais directement chez vous, monsieur Dujardin.

M. DUJARDIN.

Point de cachet aujourd'hui, monsieur Zéphir, mais en  
revanche je vous donne à dîner.

ZÉPHIR.

J'accepte.

M. DUJARDIN.

A la campagne.

ZÉPHIR.

Ça me dérange.

M. DUJARDIN.

Et ce soir je donne un petit bal pour mon fils Fan-  
fan.....

*Air : J'arrive à pied de province.*

Il est bon d'être timide,

Mais, tenez, je sens

Qu'il est vraiment trop candide

Pour ses dix-neuf ans.

Or, en bon père, je pense

Qu'il faut en finir,

Et je ne vois que la danse

Pour le dégourdir.

ZEPHIR.

Ah !... elle. ....

M. DUJARDIN.

J'ai fait des billets d'invitation pour toutes les jeunes filles du quartier ; il y en aura peut-être une qui lui donnera dans l'œil.

ZEPHIR.

Vous avez pris le bon moyen ; il est rare que dans un bal, on n'ébauche pas cinq ou six mariages.

Air : *Ma belle est la belle des belles.*

Au menuet, on se salue ;  
A la poule, on se prend la main ;  
A la gavotte, on s'évertue ;  
A la ronde, on se met en train.  
Lorsqu'arrive la contredanse,  
On n'a presque plus de secret ;  
Et lorsque la walse commence,  
Souvent le mariage est fait.

M. DUJARDIN.

Ma foi, j'en accepte l'augure ; car enfin, il faut que je marie cet enfant ; et si je le tiens dans une boîte, il n'y trouvera pas une femme.

ZEPHIR.

Comme vous dites, et avez-vous une personne en vue ?

M. DUJARDIN.

Du tout, et c'est ce qui me désole ; Fanfan est si innocent, qu'il n'a jamais osé regarder une femme en face ; vous savez comme il est !...

Air : *Ah ! comme on est régénéré.*

Mon Fanfan est la douceur même ;  
Un rien l'afflige, un mot le fait crier ;  
Quand je pense combien je l'aime,  
Je frémis de le marier.  
Pourtant mon devoir me l'ordonne,  
Mais je vous avouerai tout bas,  
Qu'il lui faudrait une femme si bonne,  
Que j'ai bien peur qu'il ne la trouve pas.

ZEPHIR.

Il peut s'en trouver une par hasard.

M. DUJARDIN.

Que voulez-vous dire ?

ZEPHIR.

J'ai votre affaire.....

M. DUJARDIN.

Expliquez-vous ?

ZEPHIR.

*Air: Cantentons-nous d'une simple bouteille,*  
 C'est une enfant que j'ai pour écolière,  
 Et que je fais danser depuis cinq ans;  
 A la sagesse, elle joint l'art de plaire  
 Plus une dot de trente mille francs.  
 Pour la louer, je manquerais de terme,  
 A ses vertus, elle joint, en un mot...  
 Le coup de pied le plus beau, le plus ferme...  
 A votre fils c'est là tout ce qu'il faut.

M. DUJARDIN.

Je ne demande pas mieux.

ZEPHIR.

Cela ne l'effarouchera pas, elle aurait plutôt peur de lui; ça ne suit pas les modes, ça n'a pas le ton tranchant, c'est du rare.

M. DUJARDIN,

Comment faire l'entrevue ?

ZEPHIR.

Elle est émancipée, majeure même, et maîtresse de ses actions; donnez-moi une lettre d'invitation: une carte de bal bourgeois ne se refuse pas; elle ira avec sa respectable gouvernante. Le reste me regarde: d'ailleurs l'amour, la sympathie, un balancé, un doux regard, un tour de main à sa dame!... Ils se conviendront, s'entendront, s'uniront. Donnez-moi l'invitation.

M. DUJARDIN.

Amenez vous-même cette demoiselle.

ZEPHIR.

Impossible, j'ai des leçons à donner dans les quartiers les plus opposés; ma pension, qu'il faut faire tricoter cinq ou six heures. Je vous quitte, envoyez votre invitation en face, chez mademoiselle Philiberte, rentière, au deuxième; elle sera prévenue.....

M. DUJARDIN.

Mademoiselle Philiberte! mais j'en ai entendu dire le plus grand bien par la loueuse de chaises du Jardin Turc.

ZEPHIR.

Ah!... elle y allait souvent, avant sa cruelle fermeture, qui a fait dans le Marais une révolution!

M. DUJARDIN.

A qui le dites-vous!.....

*Air du premier pas.*

Au jardin Turc

Chacun prenait ses aises;

En s'y rendant le soir, on était sur qu'

On y voyait des beautés un peu niaises;

On ne trouvait la vertu sur des chaises

Qu'au jardin Turc.

Je cours chercher l'invitation; Madelon la portera en passant, parce qu'elle porte la provision. Mon pauvre Fanfan se marierait! . . . . il trouverait une femme comme il la lui faut; j'en suis comme un fou! C'est qu'on dit que mademoiselle Philiberte est d'une douceur! d'une sagesse! . . . Je vais prévenir Fanfan.

Air: *Ah! mon cher monsieur Caquet.*

Ah! mon cher monsieur Zéphir  
Combien de plaisir  
Vous me faites!  
Vous êtes,  
Je vous le dis,  
A mes yeux, un homme sans prix.

Tout comble mes vœux;  
Pour mon fils je veux  
Donner fêtes sur fêtes;  
Comme on chantera,  
Comme on dansera,  
Comme 'ou s'en donnera!

Ah! mon cher monsieur Zéphir,  
Combien de plaisir  
Vous me faites!  
Vous êtes,  
Je vous le dis,  
A mes yeux, un homme sans prix.

ZÉPHIR.

Ah! quel bonheur pour Zéphir!  
Combien de plaisir  
Vous lui faites!  
Vous êtes,  
Je vous le dis,

A ses yeux, un homme sans prix.  
(*Il sort.*)

## SCÈNE VI.

M. ZÉPHIR, PHILIBERTE aînée, un carton sous le bras.

PHILIBERTE.

Encore là, M. Zéphir?

ZÉPHIR.

Où allez-vous, mademoiselle?

PHILIBERTE.

Dessiner au Jardin du Roi.

ZÉPHIR.

Mais il ne s'agit pas de dessiner aujourd'hui...

PHILIBERTE.

Comment?

ZÉPHIR.

Préparez-vous à me faire honneur, vous allez danser ce soir au bal de M. Dujardin. (*Il fait un rond de jambe.*)

PHILIBERTE.

Ah! Monsieur Zéphir, quel coup vous me donnez....

ZEPHIR.

A la cheville?

PHILIBERTE.

Non, au cœur; je ne puis vous dissimuler que le jeune Fanfan Dujardin m'a su plaire.

ZEPHIR.

Rentrez, faites une toilette de bal, attendez votre invitation : elle sera pour vous et votre gouvernante; je vous retrouverai là sur les six heures, et j'espère que les choses seront en bon train : en attendant, je vais courir cinq ou six cachets. Adieu, ma belle, mon intéressante élève : un coulé, et je me sauve...

## SCÈNE VII.

PHILIBERTE aînée.

Voyez un peu ce que c'est que le hazard : ce matin, j'étais sans espoir, et ce soir, me voilà presque mariée... Dame, c'est que sans cette occasion, j'aurais attendu long-temps, car, selon nos usages, une jeune personne ne peut pas aller au-devant d'un jeune homme, même dans les vues les plus honnêtes.

*Air : Ne craignez rien troupe jolie.*

Je crois que monsieur Fanfan m'aime,

Ses yeux n'ont pu le déguiser :

Je crois que son bonheur suprême

Serait aussi de m'épouser.

A quoi faut-il qu'on nous réduise?

La décence veut aujourd'hui....

Que j'attende, hélas ! qu'il me dise

Ce que je sais bien mieux que lui.

## SCÈNE VIII.

PHILIBERTE aînée, PHILIBERTE cadette, un cocher de Cabriolet.

PHILIBERTE cadette.

C'est bon, c'est bon, on va vous payer.

PHILIBERTE aînée.

Ah! voilà mon étourdie de sœur...

PHILIBERTE cadette.

Eh! bon jour, ma bonne petite sœur...

PHILIBERTE aînée.

Te voilà dans tes courses ?

PHILIBERTE cadette.

Ah ! mon dieu ! ne m'en parle pas, tiens, je cours depuis ce matin... prête-moi ton sac, ma bonne, que je paye ce cocher.... il est d'une impertinence....

PHILIBERTE aînée.

Tu sors toujours sans argent...

PHILIBERTE cadette.

Combien y a-t-il de temps que je te tiens ?

LE COCHER.

Trois heures.

PHILIBERTE cadette.

Tiens, voilà six francs.

PHILIBERTE aînée.

Tu paies généreusement.

PHILIBERTE cadette.

Je n'aime pas à faire crier ces gens-là.

LE COCHER.

Et le pour boire...

PHILIBERTE cadette.

Ah ! je l'avais oublié. (*Elle prend le sac de sa sœur*). Tiens, voilà trente sous. (*Le cocher sort*). Eh ! bien, ma sœur, il faut que je te vienne voir : depuis que tu demeures à ta place Royale, tu n'en sors plus : embrassons-nous donc.

PHILIBERTE aînée.

Tu sais que nos goûts ne sont pas les mêmes.

PHILIBERTE cadette.

Si nous demeurions ensemble, je te ferais bientôt changer de manière de vivre ; nous nous muserions, nous mettrions tout en commun, les plaisirs et la dépense.

PHILIBERTE aînée.

A propos de dépense, tu as toujours la manie de prendre à crédit ?

PHILIBERTE cadette.

Comment sais-tu cela ?

PHILIBERTE aînée.

On vient de m'envoyer un mémoire de marchande de modes que j'ai payé pour toi.

PHILIBERTE cadette.

Par exemple, c'est un peu fort... Une marchande de modes se permettre...

PHILIBERTE aînée.

Mon Dieu, oui.

*Air du Verre.*

Ta modiste est venue ici  
Me présenter une quittance.

PHILIBERTE cadette.

Eh ! quoi , me compromettre ainsi !  
 Je la tancerai d'importance.  
 Elle me para cher , vraiment ,  
 Cette conduite un peu nouvelle ;  
 Oser demander de l'argent !...  
 Je ne prendrai plus rien chez elle.

PHILIBERTE aînée

Ah ! ma bonne , quand changeras-tu de conduite ? Sais-tu  
 que par ton étourderie , tu te fais du tort dans le monde ; tu  
 passes par-tout pour une folle , une dépensière , une inconsé-  
 quente.

PHILIBERTE cadette.

Le beau malheur ! je ne fais rien que je ne voie faire tous  
 les jours aux femmes de la plus haute société.

Air : *Je pars.*

Dès

Que Phébus lance ses traits ,  
 Je me lève et je vais  
 Prendre un bain sur la Seine ;  
 Je rentre , et je lis mon journal ,  
 Qui m'instruit , bien ou mal ,  
 Des bruits de la semaine.  
 Pour entretenir ma gaité ,  
 Un thé

M'est apprêté...

Je déjeûne à l'anglaise ;  
 Ensuite je me rends

Chez différents

Marchands ,

Où j'achète et je prends

Quelque mode française.

Je voudrais qu'aux bois tu courusses ;

Ma sœur , me voir caracolier ;

Ou bien , que des montagnes russes

Tu me visses dégringoler.

Que d'audace !

Que de grâce !

Chacun passe

Autour de moi ;

On se presse ,

On s'empresse ,

Quelle ivresse !

Je fais la loi !...

Rentrant ,

A cinq heures sonnant ,

Un fin dîner m'attend ;

A table je me place ,

On sert les mets les plus exquis ,

Les vins les mieux choisis ,

Que l'on boit à la glace.

A la Gaité je vais le soir ,

Voir

Un drame ben noir ;

J'y ris comme une folle ;  
 Un autre soir je vole.  
 Voir *Hamlet* ,  
 Ou *Macbeth* ;  
 Talma m'y fait frémir !  
 Ah ! ma sœur , quel plaisir !  
 Du spectacle , à peine sortie ,  
 Au concert je passe un moment ,  
 Et si la musique m'ennuie ;  
 Au bal je me rends lestement .

On s'agite ,  
 On m'excite ,  
 On m'invite  
 Sans retard ;  
 On m'obsède ,  
 M'intercède ;  
 Moi , je cède  
 Par égard .

Fière

De mon heureux destin  
 Je me couche , et soudain  
 Je ferme ma paupière ,  
 Dans l'espoir de pouvoir enfin  
 Recommencer mon train  
 Le lendemain  
 Matin .

PRI LIBERTE aînée.

Mais enfin , situ veux trouver un parti , te marier . . . . .

PHILIBERTE cadette.

Me marier ! moi ! . . . j'épouserais donc quelque petit bourgeois bien sot , bien empesé , bien ridicule . . . qui me confinerait dans un ménage . Non , non , ma sœur ; ou je trouverai un homme ami du grand monde , du luxe , des plaisirs brillans , ou je ne me marierai jamais .

## SCÈNE IX.

Les Mêmes , Madame LEBRUN .

MAD. LEBRUN .

Mais mademoiselle , venez donc vous habiller , vous ne serez jamais prête pour le bal . . .

PHILIBERTE cadette.

Ah ! ma sœur vous allez au bal ?

PHILIBERTE aînée.

Oui , ma sœur . . .

PHILIBERTE cadette.

Nous commencez donc à vous égayer un peu , à vous lancer aussi dans les plaisirs . . . .

*Deux Philiberte.*

C

MAD. LEBRUN.

Nous nous laissons dans les plaisirs honnêtes, entendez-vous mademoiselle Philiberte cadette, et mademoiselle ne va pas au bal sans sa gouvernante.

( *Philiberte aînée et Madame Lebrun rentrent.* )

## SCÈNE X.

PHILIBERTE cadette.

Allons, allons, ne perdons pas de temps, songeons à nous procurer de l'argent ; si je n'ai pas demain une toilette nouvelle, si je ne puis pas louer une calèche à la journée, je ne pourrai pas faire cette charmante partie de plaisir... Cherchons donc la maison de ce monsieur Dujardin, auquel madame Gazillon, ma marchande à la toilette, a dû me recommander, je lui donnerai l'intérêt qu'il voudra, mais il me faut de l'argent à tel prix que ce soit... C'est je crois au n<sup>o</sup> 7... Sonnous. ( *Elle sonne.* )

## SCÈNE XI.

PHILIBERTE cadette, MADELON, *un panier au bras.*

MADÉLON.

Quelle demande Madame ?

PHILIBERTE cadette.

Monsieur Dujardin.

MADÉLON.

Madame, il vient de partir à l'instant pour sa campagne... et moi-même, vous me voyez, je partais avec les provisions.

PHILIBERTE cadette.

Quand pourrai-je le voir ?

MADÉLON.

Demain dans la matinée... car, pour aujourd'hui, nous allons danser, chanter, souper, c'est la fête de M. Fanfan, on va bien s'amuser. Madame veut-elle dire son nom...

PHILIBERTE cadette,

Votre maître doit le savoir, on lui a parlé de moi... Philiberte....

MADÉLON.

Ah ! c'est mademoiselle qui ( *à part* ), elle est jolie, et monsieur Fanfan serait bien heureux. ( *haut* ). Mon dieu, mademoiselle Philiberte ! J'ai un papier pour vous, que Monsieur m'a remis avant de partir... C'est une invitation pour la fête... Mais je jase et l'on m'attend... Je m'en vais....

Air du *Pas redoublé*.

Mam'selle , daignez pardonner  
 La façon dont j'vous quitte ;  
 Comm' là-dedans j' portons l' dîner ,  
 Faut que j' m'en aille tout d' suite !  
 Si j' restions plus long-tems là-bas ,  
 J'essuierions queuqu' reproche ,  
 Car , sans moi , l'on ne pourrait pas  
 Mettr' la dinde à la broche.

## SCÈNE XII.

PHILIBERTE cadette.

Ce monsieur Dujardin m'invite à son bal , preuve qu'il veut faire affaire avec moi. Voyons , lisons : » M. Dujardin prie » mademoiselle Philiberte de lui faire l'honneur de venir passer la journée à sa maison de campagne , rue des Martyrs , » faubourg Montmartre. » Oh ciel ! une maison de campagne dans un faubourg . . . . Ce doit être d'un genre ! . . . . Mais si je puis terminer avec lui , peu m'importe . . . . ( *Elle lit.* ) « Je » la prie de vouloir bien amener avec elle sa respectable gouvernante . » Ah ! ah ! ma petite bonne , une respectable gouvernante , c'est égal , je mènerai Fisine , ça me servira de contenance . . . . Elle s'amusera là plus que moi . . . Ferai-je ma toilette ? Ah ! ma foi non. Celle-ci est excellente pour monsieur Dujardin . . . . et la rue des Martyrs . . . . Ah ! voilà ma sœur . . . .

## SCÈNE XIII.

PHILIBERTE cadette, PHILIBERTE aînée ( *en toilette modeste , mais de bon ton.* ) Madame LEBRUN.

PHILIBERTE cadette.

Eh bien ! ma sœur , et moi aussi je vais au bal . . . .

PHILIBERTE aînée.

J'en suis charmée , ma sœur . . . .

PHILIBERTE cadette.

Nous y allons chacune de notre côté ! Vous voilà très-bien mise pour la place Royale . . . .

PHILIBERTE aînée , à madame Lebrun.

Et cette invitation qui n'arrive pas ? . . . .

MAD. LEBRUN.

Il faut l'attendre avant d'aller chercher le fiacre.

PHILIBERTE cadette.

Ma sœur , puis-je vous conduire quelque part. Je vais prendre une voiture à l'heure . . . .

PHILIBERTE aînée.

Non , ma sœur , je vous remercie.

PHILIBERTE cadette.  
En ce cas, je vous laisse libre. . . .

PHILIBERTE aînée.

Moi de même. . . .

Air : *Ma Fanchette est charmante ( des Deux Jaloux ).*

PHILIBERTE cadette , l'arrêtant.

Philiberte est charmante  
Dans sa simplicité,  
Et sa mise innocente  
Ajoute à sa beauté.

PHILIBERTE aînée.

Philiberte est charmante;  
J'aime sa dignité,  
Et sa mise élégante  
Ajoute à sa beauté.

MAD. LEBRUN , à *Philiberte aînée.*

Votre sœur est charmante ;  
Mais cette dignité ,  
Cette mise élégante ,  
Tout ça n'est qu'emprunté.

Air : *Bon voyage , cher Dumolet.*

Bon voyage ,  
Bien du plaisir ;  
Ma chère sœur , la danse est de votre âge ;  
Bon voyage ,  
Bien du plaisir ;  
Combien d'honneurs vous allez recueillir.

PHILIBERTE aînée.

En admirant cette mise élégante ,  
Tous les regards seront tournés vers vous.

PHILIBERTE cadette.

Eu contemplant votre grâce innocente ,  
Tous les galans seront à vos genoux.

ENSEMBLE.

Bon voyage ,  
Bien du plaisir ,  
Ma chère enfant , la danse est de votre âge ;  
Bon voyage , etc.

*Fin du premier Acte.*

## ACTE II.

*Le théâtre représente le jardin de M. Dujardin , fermé par une grille ; on voit au fond , en dehors , une maison sur laquelle on lit : Laiterie suisse et œufs frais ; à la vache noire.*

### SCÈNE PREMIÈRE.

M. DUJARDIN.

Tout ce que l'on m'a dit de cette demoiselle Philiberte , me

ravit, m'enchanté ! . . . c'est peut-être la seule femme qui convienne à mon fils, tâchons d'arranger ce mariage. (*Il appelle.*) Fanfan . . . Fanfan , mon fils Fanfan...

## SCÈNE II.

**DUJAUDIN, FANFAN** , *portant sur son dos un cer-volant et ayant dans les mains une raquette et un volant.*

FANFAN.

Papa !...

M. DUJARDIN.

Qu'est-ce que tout cet attirail; vous serez donc toujours enfant , qui est-ce qui vous prendrait pour un garçon de 19 ans ?

FANFAN.

Tiens , on peut bien s'amuser , peut-être.

M. DUJARDIN.

Ily a des jeux pour tous les âges.

*Air des Filles à marier.*

Lorsque vous étiez dans l'enfance ,  
 Mon fils , vous aviez des hochets ;  
 A dix ans , dans l'adolescence ,  
 Vous raffoliez des osselets ,  
 Des volans et des bilboquets ;  
 A seize ans , il fallait voir comme ,  
 Changeant vos plaisirs et vos goûts ,  
 Pauline et balons étaient chéris de vous ;  
 A dix-neuf ans , mon fils , en est un homme.

FANFAN.

Je prendrai donc d'autres joujoux.

M. DUJARDIN.

Dites-moi , Fanfan ; seriez-vous bien aise de vous marier ?

FANFAN.

Je n'en sais rien , mon papa . . .

M. DUJARDIN.

Vous n'en savez rien . . .

FANFAN.

Dame , on ne peut pas savoir une chose que l'on a pas apprise...

M. DUJARDIN.

Quand vous voyez une femme jeune , aimable et jolie , cela ne vous fait-il pas éprouver une certaine émotion.

FANFAN.

Ah oui , j'ai peur.

M. DUJARDIN.

Une femme vous fait peur ?

FANFAN.

Oui, papa.

M. DUJARDIN.

Le petit imbécille. (*à part*) Heureusement que mademoiselle Philiberte est très-timide... car sans cela... (*Haut*) Il faut pourtant songer à vous établir, car vous ne pouvez pas rester toujours garçon.

FANFAN.

Ah ! ben oui, me marier, ma femme n'aurait qu'à être méchante.

M. DUJARDIN.

Soyez tranquille, c'est moi qui vous l'ai choisie.

FANFAN.

*Air de Catinat à Saint-Gratien.*

Apprenez que mon précepteur  
Compare la femme à la chatte ;  
C'est ce qui fait que moi, j'ai peur  
D'attrapper quelque coup de patte.

DUJARDIN.

Mon fils, vous voyez tout en noir.

FANFAN.

Dam' c'est que j' tiens à ma figure,  
Et que je n'y voudrais pas voir  
La plus petite égratignure.

M. DUJARDIN.

N'ayez pas peur, mademoiselle Philiberte; que je vous destine pour femme, et cette jolie brune qui est veuve demeuré depuis quelque temps à la place Royale, et dont on nous a parlé avec tant d'éloge. Ainsi préparez-vous aujourd'hui à la voir de plus près.

FANFAN.

Ah ! je le veux bien, je la verrai tout près, tout près, tout près.

M. DUJARDIN.

Jen'ai pas besoin de vous recommander d'être bien et mable bien prévenant.

FANFAN.

Oui, oui, oui.

M. DUJARDIN.

*Air du partage de la richesse.*

Songez que la galanterie  
Distingue l'éducation,  
Et que près de femme jolie,  
Il faut plus d'une attention.

FANFAN.

Oui, papa, je saurai tout faire  
Pour lui donner de l'agrément...  
Et je vous promets, pour lui plaire,  
De lui prêter mon petit cervolant.

M. DUJARDIN.

Fanfan, ce n'est pas parce que vous êtes mon fils, mais vous êtes bien bête...

## SCÈNE III.

Les Mêmes, MADELON.

MADELON.

Monsieur, voilà la société qui arrive à la fille et qui entre salon.

M. DUJARDIN.

Au salon, j'y vais ; Fanfan, viens-tu ?

FANFAN.

Non, je reste ici.

M. DUJARDIN.

Oh ! le petit volontaire !

## SCÈNE IV.

MADELON, FANFAN.

MADELON.

Eh bien, monsieur Fanfan, vous allez donc vous marier ?

FANFAN.

Oui, Madelon.

MADELON.

Et savez-vous avec qui ?

FANFAN.

Pardine, avec une demoiselle.

MADELON.

C'est malice !... je l'ai vue, moi, c'est demoiselle ; elle est gentille, allez.

FANFAN.

Tiens, et toi aussi, t'es gentille, Madelon.

MADELON.

C'est bon, il n'est pas question de moi, je vous dis que ma demoiselle Philiberte est gentille.

FANFAN.

Tant mieux, c'est ce qu'il me faut.

MADELON.

Petit espiègle.

FANFAN.

Oui, je suis espiègle, sans que ça paraisse. J'ai l'air innocent, mais !..

MADELON.

Mais quoi ?

FANFAN.

Si je voulais.

MADELON.

Si vous vouliez, quoi ?

FANFAN.

Si je voulais t'embrasser.....

MADELON.

Par exemple, gardez ça pour mademoiselle Philiberte.

FANFAN.

A cause de ça, faut que je t'embrasse.

MADELON.

Par exemple.

FANFAN.

Tu vas voir.

MADELON.

Pas de bêtises, monsieur Fanfan !

FANFAN *courant après elle.**Air de la Vaudreuil.*

Faut que j' t'embrasse,

Faut que j' t'embrasse,

MADELON.

Ayez c't' audace,

Et j' vous r'mets à vot' place.

FANFAN.

Faut que j' t'embrasse,

Faut que j' t'embrasse.

MADELON.

Pas d' ces jeux-là,

Ou j'appèl' vot' papa.

FANFAN.

Je ris d' ta m'nace,

Y faut qu' je m' satisfasse,

Ton œil m'agace...

MADELON, *faisant le geste de lui donner un soufflet.*

Prenez garde à vot' face.

FANFAN.

Faut que j' t'embrasse. (bis)

MADELON.

Ayez c't' audace

Et j' vous r'mets à vot' place.

FANFAN.

Faut que j' t'embrasse. (bis)

MADELON.

Pas d' ces jeux-là,

Ou j'appèl' vot' papa.

FANFAN

Bon gré, mal-gré,

Mad'lon, je t'attraperai ;

Tu sais que j' suis madré ;

Va, je réussirai,

Je te cajolerai,

Je te tourmenterai,

Je te lutinerais,  
Et je t'embrasserais.  
Faut que j' t'embrasse. (bis)

MADÉLON.  
Ayez c't' audace,  
Et j' vous r'netts à vot' place.

FANFAN.  
Faut que j' t'embrasse. (bis)

MADÉLON.  
Pas d' ces jeux-là,  
Ou j'appèl' vot' papa.

(*Fanfan va pour l'embrasser, Madelon se sauve.*)  
On sonne, on sonne.

FANFAN.  
Tu vois que je n'ai pas peur des femmes.... Vas voir qui c'est.

MADÉLON.  
C'est une demoiselle; c'est sans doute mam'selle Philiberte.

FANFAN.  
Je me sauve.

MADÉLON.  
Eh bien, il disait qu'il n'avait pas peur des femmes.

## SCÈNE V.

PHILIBERTE cadette, FIFINE, MADÉLON,

MADÉLON.  
Donnez-vous la peine d'entrer, mademoiselle; je vais prévenir M. Du Jardin de votre arrivée. (*Elle sort.*)

## SCÈNE VI.

PHILIBERTE cadette, FIFINE.

PHILIBERTE cadette.  
Me voilà donc chez M. Du Jardin.

FIFINE.  
C'est gentil, madame.

PHILIBERTE.  
Oui, pour la maison de campagne d'un mercier retiré : bon homme, ça veut se donner des airs. Cela fait pitié.

FIFINE.  
Madame est-ce que je pourrai rester dans la Société?

PHILIBERTE cadette.  
Pourquoi pas ? tu es invitée... ma respectable gouvernante.  
*Deux Philiberte.*

D

nante ! Et d'ailleurs , mon enfant , tu es artiste , n'es-tu pas élève du Conservatoire . . . tu danseras . . . quant à moi , je ne suis pas faite pour me compromettre avec des gens de cette espèce.

FIFINE.

Mais , madame , puisque vous ne dansez pas . . pourquoi y venez-vous ?

PHILIBERTE.

Pour parler d'affaires ; tu sais , Fifine , que je suis en avance sur mes revenus ; ce M. Dujardin prête de l'argent , et je viens ici pour lui en emprunter.

FIFINE.

Comme vous faites danser l'argent.

PHILIBERTE.

Que veux-tu , mon enfant , il faut faire comme tout le monde.

FIFINE.

Vous pourriez pourtant économiser sur bien des choses , les voitures , par exemple.

Air : *Vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Je vous l'ai dit cent fois , hélas !

C'est ce train-là qui vous ruine !

Car vous ne pouvez faire un pas

Sans cabriolet ou chaise !

PHILIBERTE.

Ma chère , à pied , je ne pourrais

Déterminer faire une visite !

FIFINE.

C'est qu'avec les cabriolets ,

Madame , l'argent va bien vite !

PHILIBERTE cadette.

Chât , on vient . . .

SCENE VII.

M. DUJARDIN , PHILIBERTE cadette , FIFINE.

DUJARDIN. M. de Molière

C'est mademoiselle Philiberte que j'ai l'honneur de recevoir chez moi ?

PHILIBERTE.

Moi-même (à part) : d'habitude assez bourgeois.

DUJARDIN.

Il y avait long-temps , mademoiselle , que je désirais faire votre connaissance (à part) elle a l'air assez dégagé.

PHILIBERTE.

J'ai long-temps cherché moi-même , monsieur , à être présentée chez vous . . . tout ce qu'on m'a dit de votre maison me

convenant à merveille ; mais à Paris, on a si peu de temps à soi pour ses affaires, que ce n'est qu'au dernier moment qu'on doit y penser.

DUJARDIN.

Mademoiselle, j'avais entendu parler de vous de la manière la plus avantageuse, je vous demande pardon de vous recevoir ainsi sans plus de cérémonie.

PHILIBERTE.

Oh ! monsieur, pour parler d'affaires, il n'est pas besoin de tant de façons.

DUJARDIN.

Cependant, si nous étions seuls, nous pourrions nous expliquer à notre aise.

PHILIBERTE.

Ah ! que Fifine ne vous gêne pas, elle a toute ma confiance c'est moi qui l'ai élevée ; je la regarde comme ma fille, et je vais avant peu, la faire débiter à l'Ambigu, dans les Sou-brettes ou les Princesses de mélodrame.

DUJARDIN.

Débiter à l'Ambigu....

PHILIBERTE.

Que voulez-vous, monsieur, il faut qu'une fille qui n'a pas de fortune, ait un état ; Fifine a dix-sept.

*Air du Major Palmer.*

Elle est pauvre, mais jolie,  
 Je répons de son destin,  
 A peine est-elle applaudie  
 Qu'elle est dans le bon chemin.  
 Un commis, dans sa chaîne,  
 Bientôt se trouve engagé,  
 Le modeste schall de laine  
 En cachemire est changé.  
 Un gros mylord se présente,  
 Il devine ses talens,  
 Fifine, plus élégante,  
 A bientôt des diamans.  
 Une maison de campagne  
 Est offerte à ses appas,  
 Un carrosse l'accompagne,  
 A pied elle n'irait pas.  
 Voilà sa maison meublée,  
 Et reine dans son salon,  
 Elle n'est plus appelée  
 Que la petite Nison.  
 Un grand seigneur suit ses traces,  
 Ses hodoirs sont assiégés,  
 Elle dispose des places :  
 Fifine a des protégés !

On adore ses caprices ,  
 Ses moindres goûts sont des loix ;  
 Elle a des tinges , des suisses ,  
 Des carlins tout à-la-fois .  
 Paris entier la contemple ,  
 L'univers doit en parler ;  
 Qui sait , d'après maint exemple ,  
 Où Fifiue peut aller ?

DUJARDIN.

Ou ! ciel ! mais une jeune personne ! . . . .

PHILIBERTE.

Moi-même qui vous parle , j'ai toujours eu beaucoup de regret de n'avoir pas pris l'état de comédienne, j'étais faite pour réussir ; vous me verrez chez Doyen.

Air : *Ces dames avaient le projet.*

Nous nous amusons quelquefois  
 A monter une comédie ;  
 Pour mon jeu comme pour ma voix ,  
 Je suis toujours fort applaudie .  
 Venez-y demain sans façon ;  
 Notre partie est décidée . . .  
 Nous mettons les *Maris-Garçons*  
 Avec la *Fille mal gardée* .

DUJARDIN.

La *Fille mal Gardée*, y pensez-vous mademoiselle. (*à part*)  
 Si c'est là la personne modeste dont M. Zéphir me parlait . . .  
 il faut voir.

PHILIBERTE.

M. Saint-Firmin qui s'y connaît , m'a assuré que je jouais le second acte aussi bien que madame *Quériau* ; au surplus , monsieur , je ne suis pas venue ici pour parler comédie , vous savez sans doute ce qui m'amène.

DUJARDIN.

D'après le bien que M. Zéphir m'a dit de vous,

PHILIBERTE.

Comment ! vous connaissez aussi M. Zéphir , mon ancien maître de danse . . . . oh ! c'est charmant ! . . . .

DUJARDIN.

C'est lui , mademoiselle , qui m'a appris que vous n'aviez pas vu mon fils sans quelque plaisir . . .

PHILIBERTE.

Monsieur votre fils , je veux bien mourir si je le connais . . .

DUJARDIN.

Pourquoi dissimuler , aux termes où nous en sommes ? avec les projets que j'ai sur vous.

PHILIBERTE, *à part*.

Où veut-il en venir ?

DUJARDIN.

Mon Fanfan a besoin d'une femme qui le rende heureux, il est d'une timidité, d'une innocence...

PHILIBERTE.

Et c'est sur moi que vous avez jeté les yeux pour....

DUJARDIN.

Pour vous charger de son bonheur ; il est riche...

PHILIBERTE, *vivement.*

Ah ! monsieur, il n'est rien que je ne fasse pour vous ; je connais tous les embarras d'un père, je me charge de monsieur votre fils ; il est jeune, il est riche, je le trouve déjà fort bien ; il vous appartient, je ne doute pas qu'il ne possède cette douceur de caractère si nécessaire dans une union bien assortie, je le dirigerai... Je le... Laissez-moi faire.

DUJARDIN.

*Air : Vivent les Gascons, mes amis.*

Je vais vous laisser avec lui,  
Je m'en rapporte à votre zèle ;  
Vous me direz, mademoiselle,  
Si l'on peut en faire un mari.

PHILIBERTE.

De quoi vous inquiétez-vous,  
Et quelle crainte est donc la vôtre ?  
S'il ne faut qu'en faire un époux,  
Il peut l'être tout comme un autre.

DUJARDIN.

Le voici qui vient de ce côté.

Ensemble.

Je vais vous laisser avec lui, etc.

PHILIBERTE.

Daignez me laisser avec lui,  
Et vous en fier à mon zèle,  
Oui, vous verrez, si je m'en mêle,  
Que l'on peut en faire un mari.

( *Dujardin sort.* )

## SCÈNE VIII.

PHILIBERTE, cadette, FANFAN. *Il tient une tartine.*

FANFAN, *chantant.*

« Je suis un petit garçon  
» De bonne figure,  
» Qui aime bien les bonbons, etc. »

Ah ! mon dieu ! v'la mam'selle Philiberte....

PHILIBERTE cadette, *à part.*

C'est là M. Fanfan ! ( *elle le toise.* )

FANFAN, *timidement.*

Dites donc, mademoiselle, c'est vous que je dois épouser.

PHILIBERTE.

C'est ce que nous allons voir... monsieur.

FANFAN.

Dame, quand il vous plaira; mam'selle. ( *Un silence.* )

PHILIBERTE.

Eh bien! monsieur.

FANFAN.

Eh bien! mam'selle....

PHILIBERTE.

Voilà tout ce que vous me dites.

FANFAN.

Oui....

PHILIBERTE.

( *A part.* ) Qu'il a l'air bête ( *haut* ) Répondez-moi, je vous en prie.Air: *Dans la paix et l'innocence.*

Près d'une femme jolie,  
 Soupirez-vous quelquefois,  
 Et de la galanterie  
 Avez-vous appris les lois?  
 Connaissez-vous la manière  
 Dont on peut arriver là?

( *Montrant son cœur.* )

Savez-vous aimez et plaire?

FANFAN.

Eh! mam'selle, est-c' que j' sais ça.

PHILIBERTE.

Pour sa bonté, sans égale,  
 Votre père, très-vanté,  
 Dans la chaîne conjugale,  
 S'est toujours bien comporté.  
 Avec une épouse chère  
 Seriez-vous, d'après cela...  
 Tout ce qu'était votre père?

FANFAN.

Eh! mam'selle, est-ce que j' sais ça.

PHILIBERTE.

Vous serez doux, complaisant... Vous ferez toutes mes volontés, n'est-ce pas?

FANFAN.

Toutes, pourvu que le dimanche vous ne m'empêchiez pas d'aller me promener, m'amuser...

PHILIBERTE.

Nous irons partout ensemble...

Air: *Vaud. des deux Edmond.*

Nous irons à l'Académie;  
 Puis, à la Fantasmagorie,  
 Et puis chez l'abbé Paria.

FANFAN.

Ça m'ennuiera. ( *bis* )

Au lieu d'ça, qu'est-c' qui nous empêche  
 D'voir les *Équarrisseurs* et *Bobèche* ;  
 Chez *Curius*, la mort d'*Alula* ;  
 Au moins ça m'amusera. (bis)

PHILIBERTE.

Eh bien ! écoutez...

Aux Français, nous verrons *Zaïre*,  
 A Feydeau, nous verrons *Zémire*,  
 Et puis *Armide* à l'Opéra.

FANFAN.

Ça m'enquerra. (bis).  
 J'aime mieux *L'anchon la Vieilleuse*,  
*Abraham* et la P.<sup>e</sup> voleuse,  
*La Bataille d'Pattawaï* ;  
 Ça m'amusera. (bis)

PHILIBERTE.

Ei donc, monsieur, ce ne sont pas des amusemens de  
 votre âge... Nous irons nous promener à cheval au bois de  
 Boulogne...

FANFAN.

Oui, c'est ça, pour me casser le cou ; sur les chevaux boisés,  
 à la bonne heure...

PHILIBERTE.

Eh bien ! j'irai me promener sans vous.

PHILIBERTE.

Toute seule...

PHILIBERTE.

Non, avec mon cousin *Saint-Firmin*, l'officier de dragons,  
 ou avec d'autres personnes de ma société.

FANFAN.

Et moi, qu'est-ce que je ferai pendant ce temps ?

PHILIBERTE.

Dame vous ferez... vous ferez ce que vous voudrez...  
 Vous songerez au placement de nos fonds, et vous aurez soin  
 d'avoir toujours de l'argent à mon service.

FANFAN.

Est-ce qu'il vous en faudra beaucoup ?

PHILIBERTE.

Deux mille écus au moins.

FANFAN.

Deux mille écus ; c'est le double de ce que nous rapporte  
 notre maison du Pont-aux-Choux...

PHILIBERTE.

Eh bien ! nous la vendrons pour payer ma modiste, mon  
 sellier, mon bijoutier.

FANFAN.

Vendre notre maison du Pont-aux-Choux ! prenez garde  
 de le perdre.

PHILIBERTE.

Croyez-vous, si je vous épouse, que je veuille m'enterrer vivante dans votre Marais; nous irons loger à la Chaussée-d'Antin!

FANFAN.

Et papa?

PHILIBERTE.

Il restera à la place Royale.

FANFAN.

Mademoiselle, tout ça c'est des bêtises, je ne veux pas vous épouser.

PHILIBERTE.

Eh bien! tout comme il vous plaira: en cas, parlons de l'affaire qui m'amène ici.

FANFAN.

Quelle affaire, le bal?

PHILIBERTE.

Fi donc! c'est de l'argent que je viens emprunter à votre père.

FANFAN.

Vous voulez emprunter de l'argent à papa, vous?... il ne vous en prêtera pas.

PHILIBERTE.

Ah! que si, il m'en prêtera.... A-t-on jamais vu un vieux fou pareil à celui-là: je viens ici pour lui emprunter de l'argent, et il me jette à la tête son imbécille de fils.

FANFAN.

Ah! mais, pas de sottises.... Papa! Papa!

## SCENE IX.

Les Mêmes, DUJARDIN, FIFINE.

DUJARDIN.

Eh bien! qu'entends-je? quels cris! Fanfan qui pleure, mademoiselle Philiberte....

PHILIBERTE.

Oui, Monsieur, mademoiselle Philiberte qui est fort en colère de la sottise de M. votre fils.

DUJARDIN.

Comment, mademoiselle, Fanfan vous aurait-il manqué de respect.... ce serait la première fois.

FANFAN.

Oui, oui.

Air : *Vaud. de Figaro.*

Tout-à-l'heur' fallait l'entendre,  
 Ell' parlait sur un siér ton ;  
 Au bois , ell' voulait se rendre  
 Avec son cousin l' dragon ;  
 Puis après , ell' voulait vendre,  
 Pour la changer en bijoux ,  
 Npt' maison du Pont-aux-Choux.

DUJARDIN.

Qu'entends-je !

FANFAN.

Elle veut aller se promener au bois de Boulogne à cheval.

DUJARDIN.

Miséricorde !

FANFAN.

Qui , avec des officiers de dragons , qui sont ses cousins.

DUJARDIN.

O ciel !

PHILIBERTE.

Tenez , monsieur , il y a ici un mal'entendu : je suis venu ici pour vous emprunter de l'argent ; on m'a adressé à vous comme à une personne qui faisiez ce genre de commerce ; j'ai besoin de cent louis ; je ne serai pas difficile sur les intérêts ; pouvez-vous , oui ou non , me donner cette somme sur-le-champ ?

DUJARDIN.

Comment , mademoiselle ! Et c'est vous qui êtes mademoiselle Philiberte.

PHILIBERTE.

Eh ! sûrement.

DUJARDIN.

Cette fille si rangée , si riche , si douce , si économe , qui devait faire le bonheur de mon fils . . . Ah ! comme j'ai été trompé !

PHILIBERTE.

Allons , monsieur , votre fils et un petit nigaud , et vous m'avez fait perdre une journée charmante à votre bicoque.

DUJARDIN.

Qu'appeliez-vous bicoque ?

PHILIBERTE.

Allons , Fifiue , allez faire avancer une voiture ; et partons. Adieu , monsieur.

DUJARDIN.

Bonsoir , mademoiselle Philiberte.

*Deux Philiberts.*

E

PHILIBERT?

*Air de Fanfan.*

L'esprit touche mon ame,  
 Je ne serai la femme  
 Que d'un homme brillant !  
 Je suis toute absorbée  
 De la candeur de votre enfant.  
 Ah ! j'étais bien tombée  
 Avec monsieur Fanfan ?

(*Fifne lui fait signe qu'il n'y a pas de voiture ; elles entrent toutes deux dans la aiterie.*)

SCÈNE X:

DUJARDIN, FANFAN.

DUJARDIN.

Eh bien ! figez-vous donc à l'apparence. Ah ! mon pauvre Fanfan, quelle sottise nous allons faire !... Et voilà cette femme qui jouit d'une si bonne réputation dans le quartier ?... Ah ! j'en veux beaucoup à monsieur Zéphir, il allait nous faire faire une belle équipée.

FANFAN.

Je ne veux plus me marier.

DUJARDIN.

Sois tranquille, mon petit Fanfan ; j'espère que nous ne trouverons pas toujours des demoiselles Philiberte. ... Mais voici M. Zéphir ; je vais joliment l'arranger.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, ZEPHIR.

DUJARDIN.

Arrivez donc, M. Zéphir, et venez recevoir mes compliments.

ZEPHIR.

Ah ! vous êtes content, n'est-ce pas ? Vous avez vu mademoiselle Philiberte ?

DUJARDIN.

Oui, monsieur.

ZEPHIR.

C'est un ange, n'est-ce pas ?

FANFAN.

C'est un diable, monsieur Zéphir !

ZEPHIR.

Vous n'êtes pas enchanté de son ton, de ses manières ?

DUJARDIN.

Vous avez voulu vous moquer de moi.

ZEPHIR.

De sa douceur ?

FANFAN.

Oui , pas mal , ça fait peur.

ZEPHIR.

Je ne m'y connais donc plus ; je n'ai donc plus ce tact, ce.

DUJARDIN.

Si vous n'avez que des demoiselles comme ça à nous donner, Fanfan restera garçon.

ZEPHIR.

Ah ! ça , monsieur Dujardin , entendons-nous , que vous a fait cette pauvre Philiberte ?

DUJARDIN.

Mille impertinences... elle a commencé par vouloir m'emprunter de l'argent.

ZEPHIR.

Elle est plus riche que vous ; c'est qu'elle voulait vous éprouver.

FANFAN.

Elle m'a parlé d'un dragon qui est son cousin.

ZEPHIR.

Pour voir comment vous prendriez la chose.

DUJARDIN.

Elle veut faire débiter sa gouvernante dans les princesses de mélodrame.

ZEPHIR.

Madame Lebrun..... elle a plus de cinquante ans.

DUJARDIN.

Elle a trouvé mon jardin ridicule.... mon fils un imbécile....

ZEPHIR.

Elle n'a pas tant de torts que vous croyez.

DUJARDIN.

Vous voulez l'excuser ; quant à moi , je vous déclare que je ne veux plus la voir... Mais la compagnie nous attend ; Fanfan , suis-moi ; monsieur Zéphir , sans rancune , venez toujours souper avec nous.

## SCENE XII.

Les Mêmes , MADELON.

MADELON , *accourant.*

Monsieur Dujardin , vous êtes servi.

Air : *Une fille est un oiseau.*

DUJARDIN, à Zéphir.

Allons, donnez-moi la main.

ZÉPHIR.

Je la croyais si gentille.

DUJARDIN.

C'est une terrible fille.

ZÉPHIR.

Savez-vous que j'ai grand faim ?

MADELON.

Mais, monsieur, la table est-prête.

ZÉPHIR.

Je lui laverai la tête.

FANFAN.

Au souper je ferai fête.

ZÉPHIR.

Allons, il faut en finir...

DUJARDIN.

Agir de cette manière...

ZÉPHIR.

Je suis bouillant de colère !...

MADELON.

Le dindon va s' refroidir.

( *Ils sortent, excepté Zéphir.* )

ZÉPHIR seul.

Je suis à vous, M. Dujardin. Je n'en reviens pas ; mêlez-vous donc de marier les jeunes filles : ah ! mademoiselle Philiberte, mademoiselle Philiberte, je n'aurais jamais cru cela de vous.

### SCENE XIII.

ZÉPHIR, PHILIBERTE aînée ; Madame LEBRUN,  
*en dehors de la grille.*

MAD. LEBRUN.

Mademoiselle, nous voilà près de la barrière ; que diable, ça doit être par ici ! la maison de campagne de M. Dujardin ne peut pas être dans les champs.

ZÉPHIR.

Qui est-ce qui parle de M. Dujardin ?

PHILIBERTE aînée.

Eh ! voilà monsieur Zéphir. Monsieur Zéphir ! monsieur Zéphir !

ZÉPHIR.

Qui m'appelle !

PHILIBERTE aînée.

Moi, monsieur Zéphir.

ZÉPHIR.

Où donc allez-vous, mademoiselle ?

PHILIBERTE aînée, *entrant dans le jardin.*

Promener avec ma gouvernante : j'ai en vain attendu votre invitation. Je vous en veux ; je suis très-piquée contre vous.

ZEPHIR.

Ah ! ah !... c'est moi qui allais vous gronder. On se plaiat de vous ici. M. Dujardin dit que vous avez voulu lui emprunter de l'argent ; M. Fanfan parle d'un dragon.....

PHILIBERTE aînée.

Vous voulez vous moquer de moi, monsieur Zéphir ; je n'ai vu ni monsieur Dujardin, ni monsieur Fanfan.

ZEPHIR.

Quoi ! vous ne sortez pas d'ici ?

PHILIBERTE aînée.

Jamais je n'y ai mis les pieds....

ZEPHIR.

Je m'y perds....

MAD. LEBRON, *avec humeur*

Ah ! ça, monsieur Zéphir, pour qui nous prenez-vous ?...

ZEPHIR.

Il faut tirer cela au clair.. Monsieur Dujardin m'a dit les choses les moins flatteuses sur mademoiselle Philiberte, qui est une folle, une extravagante, enfin votre antipode.

PHILIBERTE aînée.

Est-ce qu'il connaîtrait ma sœur ?...

MAD. LEBRON.

Il n'y a pas de doute....

ZEPHIR.

Votre sœur serait venue ici ?

MAD. LEBRON.

Eh ! tenez, la voilà à la fenêtre de la laiterie en face.

## SCENE XIV.

Les Mêmes, PHILIBERTE cadette.

PHILIBERTE, cadette, *à la fenêtre de la laiterie.*

Eh ! ma sœur, qu'est-ce que tu fais là ? viens ici manger des œufs frais, ils sont excellents.

MAD. LEBRON.

Vous verrez qu'elle aura encore oublié son sac.

ZEPHIR *à Philiberte cadette.*

Mademoiselle, est-ce que vous sortez d'ici ?

PHILIBERTE cadette.

Sans doute, j'avais reçu une invitation pour une fête champêtre ; j'arrive et l'on me jette à la tête un petit idiot que l'on veut me faire épouser.

ZEPHIR.

Voilà le mot de l'énigme. (à *Philiberte aînée*.) Mademoiselle, rien n'est encore perdu. (Il appelle.) M. Dujardin M. Fanfan, tout le monde; accourez...

## SCÈNE XV.

Les Mêmes, M. DUJARDIN, FANFAN, tous leur serviette à la main.

COEUR.

Air: *Ah! quel bonheur!*

Ah! quel sabat!

Rien n'égale

Ce scandale;

Ah! quel sabat!

Qui fait tout ce bruit, cet éclat?...

ZEPHIR.

Accourez, monsieur Dujardin;

Voyez quel changement soudain:

Voici

Deux Philiberte ici.

DUJARDIN.

Une, pourtant, m'aurait suffi.

CHŒUR.

Ah! quel sabat, etc.

FANFAN.

Qu'est-ce qu'il y a, M. Zéphir?

ZEPHIR.

Venez, venez; elles sont deux Philiberte: les voilà!

FANFAN.

Deux Philiberte! je me sauve.... c'était bien assez d'une pour me faire enrager.

PHILIBERTE aînée.

Ah! ciel! à quoi me suis-je exposée!....

FANFAN.

Qu'entends-je! quelle voix!....

DUJARDIN.

Quelle est cette demoiselle?

PHILIBERTE cadette, qui est descendue.

Ma sœur aînée la raisonnable....

PHILIBERTE aînée.

Ah! ma sœur, quel tour affreux vous venez de me jouer, me compromettre vis-à-vis d'une famille respectable. (à M. Dujardin) Pardon, monsieur.

DUJARDIN

De rien du tout, mademoiselle. (à Zéphir) Quelle est cette demoiselle?

ZEPHIR.

Eh ! c'est mademoiselle Philiberte l'aînée, cette femme charmante et naïve dont je vous ai parlé.

FANFAN.

La jolie brune de la place Royale.

DUJARDIN.

Il y a donc une méprise.

PHILIBERTE cadette.

Oui, Monsieur, une méprise dont je ne veux pas que ma sœur soit la victime ; apprenez que nous sommes deux sœurs si différentes de caractères, que depuis les *Ménechmes*, on n'a pas vu de sœurs aussi disparates ; ma sœur, élevée dans un couvent, y a puisé les principes d'une bonne éducation bourgeoise ; moi, j'ai été élevée par une de mes tantes, à la J.-J. Rousseau, dans la vallée de Montmorency ; ma sœur a appris à coudre, à tricoter, à broder, à faire du filet et des bourses en chenilles ; on l'appelle la laborieuse. Moi, j'ai appris à monter à cheval, à faire des armes, et je suis la première élève de l'école de natation. On m'appelle la petite chevalière *d'Eon* ; ma sœur se contente de la cornette de gaze d'Italie, garnie de tulle anglais, un Ternaux lui suffit, et elle porte encore des ridicules ; moi, il me faut des cachemires à palmettes, des voiles d'Angleterre et des diamans. Il faut à ma sœur un ménage, un bon mari et des enfans ; à moi, des cabriolets, des calèches, des Jokeis et des singes. M. Fanfan fera le bonheur de ma sœur ; moi, je me dois au grand monde ; M. Dujardin va donner son fils à Philiberte, et moi, heureuse de son bonheur, je veux être la maraine de son premier enfant, avec mon cousin Saint-Firmin. Voilà, ma sœur, ce que je pense ; suis-je encore arrivée pour ton malheur, et n'ai-je pas parlé avec autant de bons sens que de tendresse fraternelle.

PHILIBERTE aînée *pleurant*.

Ah ! ma sœur, voilà un trait !

DUJARDIN à *Philiberte aînée*.

Qui me réconcilie avec vous, mademoiselle ; tout ce qu'on pourrait dire de plus ne signifierait rien : nous ferons la noce au *Feu éternel*.

ZEPHIR.

C'est cela ; allons nous remettre à table, en attendant le mariage inévitable de mademoiselle Philiberte, la raisonnable, avec M. Fanfan Dujardin ; nous chanterons de petits couplets en manière de vaudeville, qui égayeront peut-être le dénouement.

## VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. de la Belle au bois dormant.*

PHILIBERTS cadette.

A votre indulgence,  
 J'ai des droits, je pense,  
 Puisque dans ces lieux,  
 Malgré plus d'une étourderie,  
 Je viens de faire deux heureux,  
 Par ma folie.

CHŒUR.

A votre indulgence  
 Elle a droit, je pense,  
 Puisque dans ces lieux,  
 Malgré plus d'une étourderie,  
 Elle a su faire deux heureux,  
 Par sa folie.

PHILIBERTS cadette, *au Public.*Air : *Vaud. des Maris ont tort.*

Dans une aimable comédie,  
 Un auteur, vif, piquant, joyeux,  
 De deux frères chéris à Thalie,  
 Vous offre le contraste heurté,  
 Nous, pour nos esquisses légères,  
 Nous briguons les mêmes faveurs,  
 Vous avez accueilli les frères,  
 Pourriez-vous chagrinier les sœurs.

*(Reprise de l'air du vaudeville de la Belle au bois dormant.)*

A votre indulgence, etc.

CHŒUR.

A votre indulgence.

20 JY 63

FIN.